

LIZE SPIT

# Débâcle

roman traduit du néerlandais (Belgique)  
par Emmanuelle Tardif



ACTES SUD



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

À Bovenmeer, un petit village flamand, seuls trois bébés sont nés en 1988 : Laurens, Pim et Eva. Enfants, les “trois mousquetaires” sont inséparables, mais à l’adolescence leurs rapports, insidieusement, se fissurent. Un été de canicule, les deux garçons conçoivent un plan : faire se déshabiller devant eux, et plus si possible, les plus jolies filles du village. Pour cela, ils imaginent un stratagème : la candidate devra résoudre une énigme en posant des questions ; à chaque erreur, il lui faudra enlever un vêtement. Eva doit fournir l’énigme et servir d’arbitre si elle veut rester dans la bande. Elle accepte, sans savoir encore que cet “été meurtrier” la marquera à jamais. Treize ans plus tard, devenue adulte, Eva retourne pour la première fois dans son village natal. Cette fois, c’est elle qui a un plan...

Véritable coup de tonnerre dans le paysage littéraire aux Pays-Bas et en Belgique, immense succès de librairie qui a valu à son auteur les plus grands éloges, *Débâcle* est un roman choc, servi par une écriture hyperréaliste et intransigeante. Une expérience de lecture inoubliable.

*Lize Spit est née en 1988 et a grandi dans la région d’Anvers. Après des études de cinéma, elle enseigne à Bruxelles, où elle vit, l’écriture de scénarios. Son premier roman lui a valu trois prix littéraires importants aux Pays-Bas et en Belgique.*

Ouvrage publié avec le concours de Flanders Literature  
([www.flandersliterature.be](http://www.flandersliterature.be))



“Lettres néerlandaises”  
série dirigée par Philippe Noble

Titre original :

*Het smelt*

Éditeur original :

Das Mag Uitgevers, Amsterdam

© Lize Spit, 2016

© ACTES SUD, 2018  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-09854-4

LIZE SPIT

# Débâcle

roman traduit du néerlandais (Belgique)  
par Emmanuelle Tardif

*ACTES SUD*



L'invitation est arrivée il y a trois semaines, affranchie à l'excès. En pensant à ces timbres, dont le poids avait justement dû alourdir les frais de port, j'ai d'abord ressenti une bouffée d'espoir : il reste donc des choses qui rendent possibles d'autres choses, et vice versa.

L'enveloppe était posée sur le courrier, une dizaine de lettres et de publicités réunies devant ma porte en deux petits tas égaux. La signature de mon voisin : un tas par service à rendre en contrepartie. Sous l'invitation surtimbrée se trouvaient l'offre promotionnelle d'un extralucide francophone et la brochure d'un magasin de jouets adressée à mes voisins du dessus – il arrive régulièrement que ma boîte aux lettres engloutisse le courrier indésirable qui fait geindre les enfants. Le tas d'à côté regroupait des factures et quatre exemplaires d'un dépliant de supermarché bas de gamme, avec à chaque fois la même dinde chichement farcie, la même bûche au moka, le même vin à petit prix. Je n'avais effectivement pas encore de projet pour le réveillon du Nouvel An.

J'ai ramassé le début de barricade, suis entrée dans mon appartement et, le courrier à la main, j'ai commencé ma petite ronde habituelle, en ouvrant les portes les unes après les autres sans savoir ce qui serait pire : tomber sur un intrus ou retrouver toujours les mêmes pièces vides.

Après avoir accroché mes mouffles et mon manteau, j'ai épluché une pomme de terre pour le repas du soir, en enlevant les ramures qui avaient germé à la lumière du jour. Puis j'ai rempli la bouilloire et, pour qu'elle comprenne bien qu'il fallait se dépêcher, j'ai mis le faitout directement sur la flamme la plus forte, à sec.

En attendant, je pouvais me pencher sur cette lettre.

Mon nom et mon adresse avaient été écrits à l'encre noire par une main que je connaissais, mais que je n'arrivais pas immédiatement à situer. Avec la pointe de l'épluche-légumes, j'ai ouvert l'enveloppe. Sur une carte blanche, il y avait une photo de bébé et un prénom. Je n'avais pas besoin d'examiner véritablement l'image, le nom ou la date pour savoir qu'il ne s'agissait pas d'un faire-part de naissance, mais d'un portrait de Jan. Cette année, le 30 décembre, il aurait eu trente ans.

J'ai de nouveau posé mon regard sur l'adresse, sur le nom de ma rue. Les pattes de mouche avaient griffé le papier en profondeur, leurs jambages sautillaient juste au-dessus des lignes-guides. C'était l'écriture de Pim, évidemment. Pendant des années, j'avais été sa voisine de classe, je l'avais vu répondre aux interrogations écrites, mais jamais je n'ai compris pourquoi il appuyait si fort sur son stylo. Ses réponses n'en étaient pas plus justes.

Pim avait donc trouvé mon adresse. Il l'avait recopiée soigneusement, lettre par lettre. L'invitation elle-même était imprimée. À l'intérieur de la carte, il y avait un petit bloc de texte explicatif.

“Cher/Chère...” Les pointillés faisaient place à mon nom, écrit à la main.

Comme vous le savez tous, c'est ce mois-ci que Jan aurait fêté son 30<sup>e</sup> anniversaire, mais aussi que nous inaugurons notre site de production laitière, presque entièrement automatisé. L'occasion de se retrouver autour du verre de l'amitié.

J'ai retiré mes chaussures pour sentir le bois tendre du parquet sous mes pieds. La fête posthume de Jan était devenue un coup publicitaire, histoire de faire venir le plus de monde possible au lancement d'une nouvelle boîte.

Je ne suis pas allée plus loin. L'invitation s'est retrouvée dans la poubelle avec les épluchures de pomme de terre et le reste du courrier. J'ai ouvert le robinet en grand, j'ai tendu mes poignets sous le jet d'eau froide et je me suis aspergé le visage.

Le faitout s'est mis à craquer, la fonte assoiffée réclamait elle aussi un peu d'eau. La bouilloire en avait terminé, mais j'ai quand même éteint le gaz. La faim m'avait passé.

Bien sûr, et avant même de m'être séché les joues au torchon, je savais que je n'allais pas en rester là.

J'ai récupéré l'invitation dans la poubelle.

L'amidon de pomme de terre avait sali la photo de Jan. De sa bouche partait une traînée noire qui étirait ses lèvres jusqu'au milieu du front. Avec un coin du torchon, j'ai essayé de rendre au sourire sa forme initiale.

15 h 00 : ouverture des étables. 15 h 15 : courte démonstration des robots de traite, suivie d'une réception. PS : se munir de vêtements chauds. N'apportez pas de fleurs, mais par exemple une photo ou une belle anecdote sur mon frère. Vous pouvez déjà les envoyer par e-mail à [info@bienvenuealaferme.be](mailto:info@bienvenuealaferme.be) ou les poster sur le compte Facebook de Jan. T.S.V.P. pour l'itinéraire.

Au verso, sous un plan schématisé, il y avait une citation dégoulinante de mièvrerie. J'avais beau la lire et la relire à haute voix, comme le voulait sans doute Pim, tout ça n'était qu'une suite de mots qui se donnaient bien trop de mal.

Il est maintenant un peu plus de neuf heures. Je viens de passer Vilvorde. L'horloge digitale de la voiture vacille toutes les deux ou trois secondes et avance de quelques minutes sur l'heure donnée par mon téléphone portable. C'est peut-être à cause du froid. Tant que je roule sur l'autoroute, le visage de Jan reste impassible à côté de moi sur le siège passager.

Ce n'est pas pour cette photo que j'ai pris l'invitation. Je n'ai pas non plus besoin des horaires ni du plan d'accès.

Seuls m'importent les timbres-poste, collés en couche épaisse sur l'enveloppe. Ils prouvent la volonté de Pim de s'assurer que sa lettre allait me parvenir. Évidemment, je sais bien que ce courrier n'est pas adressé à la personne que je suis aujourd'hui, mais à l'Eva d'avant l'été 2002, celle du temps où on s'adressait encore la parole. C'est pourquoi je fais exactement ce que j'aurais fait à l'époque : ignorer ma réticence et y aller quand même.

4 JUILLET 2002

La voix du présentateur résonne depuis le jardin. On est jeudi. Il y a tellement d'embouteillages sur les routes que le type ferait mieux d'énumérer les endroits où l'heure de pointe se déroule sans problème. La météo annonce quelques jours de canicule. Après le bulletin, on entend *Underneath Your Clothes*. La mélodie est étouffée par les battements d'ailes d'oiseaux qui prennent leur envol.

C'est peut-être parce que j'ai enfin passé une bonne nuit de sommeil ou parce qu'avec la musique, chaque mouvement tombe juste, mais pour la première fois depuis cet hiver, on dirait que je me réveille à la bonne place. J'ai devant moi un été encore intact. Les cloches de l'église veilleront à la durée de chaque heure, personne ne fera tourner les aiguilles plus vite ou plus lentement, pas même Laurens et Pim. Cette pensée m'apaise, ce qui ne m'était pas arrivé depuis l'enterrement de Jan. Je n'ai qu'à suivre la cadence indiquée et tout ira bien.

Je me redresse sur mon lit mezzanine. M'aperçois que Tessie est debout à côté du sien. Ses cheveux en épis collent à son crâne mouillé de sueur. Elle inspecte son drap, vérifie que les rabats ont exactement la même longueur de chaque côté.

“Tu as dormi cette nuit?”

Elle fait oui de la tête.

C'est le jour idéal pour des boules magiques.

En allant chercher mon vélo, je tombe sur papa. Cigarette à la main, il écoute avec une certaine fierté les informations de onze heures diffusées haut et clair par le transistor qu'il vient d'accrocher au sommet du cerisier pour faire déguerpir les corbeaux.

Il s'appuie contre le mur de ce que nous appelons "l'atelier", même si on n'y travaille jamais.

Les bouchons en direction de la côte ne sont toujours pas résorbés à cause de deux accidents graves sur l'E40, je viens de glisser une pièce de cinquante centimes dans chacune de mes chaussettes. À mesure que j'avance, l'argent s'enfonce d'un cran.

Papa arrache de ses lèvres le mégot fumé jusqu'au filtre, l'écrase sous sa pantoufle, le ramasse.

Il porte un jean noir. C'est son ancien pantalon de travail, mais qui s'est déformé avec le temps. Le tissu bouffe au-dessus des genoux, révélateur de la position accroupie que mon père adopte le plus souvent, près de la caisse de bière.

"Ah! Eva."

Il tourne les talons, me fait signe de le suivre. Prononcé par lui, mon prénom ressemble à un commandement, ou bien à une question, rarement à quelque chose qui m'appartient.

Je lui emboîte le pas jusqu'à l'atelier. Les pièces de monnaie dégringolent le long de mes chevilles et terminent au fond des chaussettes.

Maman avait trouvé l'appellation "atelier" lorsqu'ils avaient acheté cette maison et que chaque espace vide se prêtait à devenir tout ce qu'ils voudraient, à condition de le répéter assez de fois. Ici, papa ferait de grandes choses : cultiver le jardin, tailler la haie, fabriquer du compost, rénover la salle de bains... Cette pièce, utilisée par les anciens propriétaires comme chambre d'enfant, était décorée d'un papier peint à motifs d'ours. Au centre, papa avait construit un muret en brique perforée pour y accrocher le lavabo. Le tout devait être carrelé dès qu'il y aurait assez d'argent. Jolan s'est un jour rendu compte que les creux de la brique faisaient de très bons supports pour les brosses à dents.

"C'est bien pratique, entretemps", a conclu maman.

Jolan s'est empressé de vérifier : il n'y a pas de temps entre le temps.

Un peu partout dans l'atelier traînent des canettes vides et d'autres cochonneries. Les murs sont tapissés de champignons qui, pour la plupart, poussent de guingois. En lorgnant de sous leur chapeau, ils sont aux premières loges pour voir ce qui se trafique ici à longueur de journée.

Papa enfouit son mégot aplati dans une canette où subsiste encore un fond de bière.

“Autrement, ça va râler.” Il désigne la porte qui communique avec la maison, avec la cuisine.

Les épaules de papa sont affaissées, elles donnent l'impression que ses aisselles pèsent trop lourd. Nous nous regardons, lui et moi, dans cet atelier jonché de gadgets promotionnels en tous genres, offerts par la Maison Peters pour tout achat d'une caisse de Maes Pils : casquettes bleues, plateaux gonflables sur coussins bleus, ballons de plage bleus.

Est-ce qu'il voit ce que je vois ? Que l'atelier s'est transformé en une réserve de lots potentiels pour tombola ?

Mon regard s'arrête sur la perceuse qui, contrairement aux autres outils, n'est pas suspendue au plafond, mais repose sur une étagère assemblée puis fixée au mur il n'y a encore pas si longtemps. Elle n'a jamais resservi depuis. De la perceuse ou de l'étagère, difficile de dire laquelle a permis à l'autre d'exister.

Ces outils ne sont pas là par hasard. Nous n'habitons pas loin de chez Aldi – c'est un peu long à pied, mais très faisable à bicyclette. On y trouve chaque année au moins une chose qu'un père ne possède pas encore. Sur le pont qui enjambe l'autoroute pour relier notre village au bourg voisin, il est assez fréquent de voir zigzaguer des mamans sur leur vélo, le guidon lesté de scies sauteuses, de bras de massage Medion, de taille-haies ou de pinces à barbecue.

Cette perceuse, nous l'avons offerte à papa il y a un an. Elle lui a surtout plu tant qu'elle était encore dans son paquet-cadeau, posée sur le buffet. Après l'avoir déballée, il l'a mise sur une pile de torchons repassés, où elle est restée jusqu'à ce que les préparatifs de l'anniversaire suivant ne puissent plus être reportés.

“Une perceuse ne sert que onze minutes en moyenne durant toute sa vie, me dit papa.

— Ça fait court.”

J'essaie de voir si l'étiquette est toujours collée sur la boîte pour calculer le prix de revient par seconde. Ça pourrait intéresser Pim et Laurens tout à l'heure.

“Regarde, Evie. Je voulais que tu voies ça.”

Papa montre un nœud coulant qui pendille à la poutre du milieu, sous la charpente, à côté du taille-haie.

“Ça n’a pas l’air au premier abord, mais tu sais que c’est très compliqué à accrocher comme il faut?”

Je réagis par un haussement d’épaules. Les gens haussent toujours les épaules devant des choses qui ne leur importent pas, ou qui leur importent beaucoup, mais pour lesquelles ils ne trouvent pas de mots. Je me dis à chaque fois qu’il serait urgent de choisir pour ça une autre partie du corps, ou à la limite un autre geste. L’anatomie des épaules, contrairement à celle des sourcils, ne laisse pas tout à fait assez de place aux nuances.

“N’importe qui n’est pas capable d’en faire autant, dit mon père. Il faut que le nœud soit à la bonne hauteur.

— Je vois. Et c’est quoi, la bonne hauteur?”

Ma question tombe dans l’oreille d’un sourd.

“Avec un nœud raté, on dérouille. Et tu voudrais quand même pas que je dérouille?”

Je regarde à nouveau la corde en faisant non de la tête.

“Si tu ne tombes pas d’assez haut, ta nuque ne va pas se briser. Du coup, ça traîne. Et si tu tombes de trop haut, ça te disloque la tête. Tu infligerais une chose pareille à ceux qui vont te trouver?”

— Non, ça se fait pas”, je dis.

Papa porte une casquette. La sueur de ces derniers jours, imprégnée dans la toile, a séché : des lignes blanches laissées par le sel sinuent au niveau du front. Plus la journée a été chaude, plus la trace est haute.

Il me regarde sans dire un mot, enlève sa casquette, l’examine pour voir si quelque chose cloche. Il ne voit rien. La casquette reprend place sur son crâne, à l’envers cette fois.

Je ne peux pas m’empêcher de penser : cet homme, c’est mon père. Il est plus âgé que la moyenne, parce qu’il a rencontré seulement sur le tard quelqu’un qui voulait des enfants de lui. Il travaille dans une banque, à faire des choses dont il ne parle jamais en détail et sur lesquelles on ne l’interroge pas, les gens partant du principe que si la personne elle-même n’aborde pas le sujet, c’est qu’il n’y a rien à raconter. Pour aller à ce travail, il doit prendre son vélo – même sous la pluie – jusqu’à l’arrêt où il montera dans le bus pour encore une demi-heure de trajet. Ces jours-là, il gagne juste de quoi faire vivre femme et enfants – qui

ne lui posent pas de questions – et leur offrir un toit auquel il pourra suspendre les cadeaux qu’ils ont achetés avec son argent, mais sans son assentiment.

En tant que fille aînée de cet homme-là, je n’ai pas le droit de m’en tenir à un simple signe de tête, ni de répondre avant de connaître ses intentions exactes.

Je prends une expression un peu forcée. Ce n’est pas un sourire. Ce n’est pas de la pitié. De la compréhension, peut-être, même si j’ignore à quoi ça peut ressembler, traduit en langage grimacier.

“Tu crois sûrement comme ta mère qu’un vieux con comme moi ne fait jamais ce qu’il dit. Que le vieux con ici présent est trop dégonflé pour ça?”

Papa dit toujours “ta mère” et maman fait exactement pareil : quand elle parle de lui, elle dit “ton père”. Ce n’est pas tout à fait honnête. Quelque part, ils essaient de s’en tirer en faisant comme si c’était moi qui les avais choisis.

“Tu veux une démonstration?”

Il attrape l’escabeau déglingué, le déploie au-dessous du nœud coulant et grimpe les échelons. À la troisième marche, l’escabeau commence à osciller dangereusement. Je m’approche et me poste sur le côté pour tenir les montants. Les pièces de monnaie s’enfoncent encore un peu, jusque sous la plante de mes pieds. Le flash de onze heures est terminé, une plage de publicité lui succède.

“Ne jetez pas votre argent par les fenêtres! Si vous trouvez le même produit moins cher ailleurs, nous vous remboursons la différence.”

Papa est arrivé en haut. Les deux pieds sur la dernière marche, il cherche son équilibre et finit par se retrouver juste sous le nœud coulant. La corde s’écarte de lui, revient, lui donne une pichenette à l’arrière du crâne. Il manque de perdre son aplomb. Moi, je tiens l’échelle d’une main ferme. Je peux seulement éviter qu’il tombe. Je ne peux pas éviter qu’il saute. Avec toute la force que je mets sur mes appuis, les pièces de monnaie me brûlent encore plus. La tête d’Albert II restera toute ma vie imprimée sous la plante de mes pieds.

Papa tire sur la corde d’un coup sec – elle est bien attachée. Il la passe autour de son cou. Jette un regard sur l’empire bleu

qu'il domine à présent. Il fait un signe de tête. Ça ressemble beaucoup à de la satisfaction.

“Les gens qui se pendent s'arrachent souvent la peau du cou avec les ongles, poursuit-il. Par remords. Il ne faut pas avoir de remords.”

J'opine du chef.

“Tu m'as entendu, Eva?”

J'opine de nouveau.

“Eh bien, qu'est-ce que je viens de dire?”

— Qu'il ne faut jamais avoir de remords.

— Je ne t'entends pas.

— Il ne faut jamais avoir de remords”, je répète, plus fort cette fois.

Ce n'est que maintenant qu'il regarde dans ma direction, qu'il me voit là, les doigts crispés sur l'échelle.

Il se tait un instant.

“Eva, tu devrais faire quelque chose à ta coiffure. C'est pas terrible.”

Je trouve que mes cheveux sont de la bonne longueur : assez courts pour être détachés par temps froid, juste assez longs pour être noués quand il fait chaud. Il faut encore que papa s'y habitue. J'en ai coupé moi-même deux ou trois centimètres la semaine dernière, parce que les pointes fourchaient. J'ai fait ça devant la glace, au-dessus du meuble vieillot qui se trouve dans notre salle de bains pleine de moisissures, avec les ciseaux que ma mère utilise quelquefois pour le tissu.

“Merci d'avoir bien voulu tenir l'escabeau, Eva.” Mon père a sorti sa tête du nœud coulant et se tient déjà deux marches plus bas.

“Tu es la seule à être au courant. Même ta mère ne le sait pas. Ne changeons rien.” Il farfouille dans sa poche et, les reins appuyés contre les échelons du milieu, allume une autre cigarette. “Si je t'ai montré ça, c'est sans doute bon signe.” Ses joues se creusent, aspirées entre les mâchoires. Il descend les dernières marches avec précaution. Arrivé en bas, il me tape si fort sur l'épaule que j'en perds l'équilibre, le genre de taloche que les pères donnent en principe à leurs fils.

Je lui dis : “C'est pas bon pour toi de fumer.”

Dans la vitrine de L'Épicerie, il y a deux ou trois Raider étalés sur un tapis de gazon synthétique. En fait, ils ne s'appellent plus comme ça – la marque a été rebaptisée Twix –, mais personne n'ose le dire à Agnes. Au village, peu de gens se souviennent d'avoir vu quelqu'un d'autre exploiter ce petit magasin.

Dans cet espace en boyau, on trouve à peu près tout ce qu'un épicier de campagne doit avoir. Et pourtant, la plupart des clients ne viennent que pour acheter des choses qui ne peuvent pas s'abîmer, se friper ou se dessécher. Le cousin de Laurens a eu un jour le culot de rapporter un paquet de nouilles périmées.

“Ce n'est pas la date de péremption, gamin, mais le jour de fabrication du produit!” avait aboyé Agnes. Après de courtes négociations, les pâtes étaient troquées contre une boîte de marqueurs à l'alcool et, quelques heures plus tard, l'écriteau qui servait d'enseigne à la boutique était complété : *POUR TOUS VOS ALIMENTS SECS ET PRODUITS À FINIR*. Depuis, Agnes n'a jamais essayé d'effacer cet ajout. Au contraire, elle s'est spécialisée dans la manipulation des dates limites de vente. À l'aide d'un stylo à pointe fine, elle change un trois en huit ou en neuf et métamorphose le mois de janvier en juillet d'un simple trait horizontal. Elle sait que les villageois finiront par revenir : ceux qui font les difficiles doivent se coltiner dix minutes en voiture jusqu'au hameau le plus proche pour un paquet de farine. Il y a des bornes à tout principe. Même le cousin de Laurens serait repassé un jour acheter des nouilles.

J'entre. La journée a bien commencé, je lui dois encore des boules magiques. Ma présence éveille l'attention d'une sonnette, mais pas comme celle de la boucherie. Ici, c'est presque un cri perçant.

Les stores de la boutique sont à peine relevés, il fait sombre à l'intérieur. Une froide odeur de renfermé flotte entre les rayons pleins à craquer. Une odeur de matinée trop longtemps conservée. Je patiente en surveillant la porte du fond, celle qui donne chez Agnes. C'est là qu'elle se terre, qu'elle remplit ses photocopies de mots croisés. Il y a probablement une table et une chaise, une cuisine. Personne n'est capable de confirmer.

Je ne bouge pas, j'attends, car Agnes n'aime pas les clients qui commencent à fouiner en son absence. Je dénoue mes lacets,

repêche les pièces de monnaie dans mes chaussettes. Je n'avais pas besoin de cacher l'argent ce matin. Après tout, maman ne m'a pas vue partir.

J'entends : "Tiens, Eva!" Je finis de renouer mon lacet et me redresse.

Agnes rejoint le comptoir à la hâte, elle marche un peu voûtée. Son dos s'est aplati en forme de tablette d'appoint. Un jour, Laurens a demandé pour rigoler combien de bibines elle pourrait porter entre ses omoplates sans en renverser. Aujourd'hui, je dirais huit. Il faut que je m'en souviene, je pourrais peut-être lui raconter ça tout à l'heure.

Agnes me précède parmi les étagères grises où s'entassent éponges, cure-dents, serviettes hygiéniques et fleurs artificielles. Elle sait pourquoi je suis venue. Les confiseries se trouvent dans l'allée centrale.

"Ils sont où, les autres mousquetaires? demande Agnes. Le garçon de ferme et le fils du boucher?" Je hausse les épaules.

Depuis que son mari est parti avec un autre homme, depuis le nouveau slogan sur son panneau d'affichage, elle ne tolère pas que les clients se servent eux-mêmes en bonbons. Moi pas plus que les autres.

Je demande poliment vingt soucoupes volantes, cinq bandeaux acidulés et deux sachets de boules magiques. Elle verse les sucreries dans un cornet en papier.

"Tu le vois aujourd'hui, le frère de Jan? Tu vas partager les bonbons avec lui?"

J'approuve d'un air convaincu, même si je n'en suis pas sûre. Elle me donne un peu de tout en plus.

Le sachet en main et à l'appui sur le guidon, je traverse le village. Je balaie du regard les rues désertes, dans l'espoir qu'à force Laurens et Pim surgiront de ces collages de vieux souvenirs. Au bout d'une heure, il n'y a plus un seul bonbon. L'intérieur de ma bouche brûle de tout cet acide. J'ai l'estomac lourd. J'aurais dû rester à la maison. Peut-être qu'ils ont essayé de m'appeler.

Je roule jusqu'à la boucherie.

Aujourd'hui, la bicyclette de Laurens n'est pas appuyée contre la façade. Il a peut-être de nouveaux copains ou de nouveaux

passer-temps dont il ne m'a pas parlé, il est peut-être sorti. Ou alors il a tout simplement rangé son vélo dans le garage, ou bien il préfère regarder la télé plutôt qu'être avec moi, avec le temps qu'il fait.

Par la grande vitrine, j'observe l'intérieur du magasin. Le curé est en train de choisir. Il pointe du doigt la mortadelle. La mère de Laurens fait planer la pièce de charcuterie avec élégance et la pose sur la trancheuse. Par la porte entrouverte, j'entends la lame tourner lentement. Quand on coupe de la viande, ça ne produit pas un bruit de cassure, mais d'effilochage.

Laurens avait raison. "Une vache est faite d'un million de filaments." Il nous l'a dit un jour à l'école, pendant la pause de midi, tout en désagrégeant un bout de saucisson en de multiples brins de viande, qu'il posait ensuite un à un sur des boulettes modélées avec la mie de ses tartines. "Une fois que tu le sais, ça ne te gêne plus de tailler dedans." L'idée ne semblait pas venir de lui, mais le fait qu'il l'ait retenue m'impressionnait tout de même.

Quand je regarde la mère de Laurens, j'éprouve presque toujours une sensation de calme. En ce moment, sa façon de bouger les mains montre qu'elle parle du temps qui se gâte. Elle empile ensuite des tranches de salami sur le plateau de la balance.

À l'instant même, en voyant le curé satisfait qui règle son achat, je suis envahie d'une mélancolie longtemps disparue et que je croyais, que j'espérais peut-être partie pour de bon.

Je sais à présent que rien ne peut empêcher cette sensation, même quand je suis assise en cours, dans la bonne classe, dans une tenue que tout le monde a l'habitude de me voir porter, même quand je regarde de la viande, même quand je ne regarde pas de viande. Quelque chose me manque, tout me manque, comme si j'avais été un jour plus complète et que je me rappelais comment ça faisait.

J'ai la même sensation soudaine à chaque fois que je me lave debout dans la baignoire. Il y a quelque chose qui se met sur ma peau, m'enferme, se resserre autour de moi, me fait comprendre que je ne suis pas à la bonne place.

Je me suis dit l'autre jour que ça vient peut-être du fait que je suis née peu après des jumeaux, d'un utérus encore légèrement dilaté. Peut-être que les neuf premiers mois, maman flottait trop tout autour de mon corps.

La mère de Laurens n'a pas eu le temps de s'apercevoir que j'étais en train de la regarder, je disparaissais déjà de son champ de vision.

L'orage éclate avant que je sois rentrée chez moi. Les premières gouttes sont tièdes. C'était à prévoir : ces derniers jours, il est même sorti de l'eau chaude du robinet d'eau froide. Je cherche un arbre pour m'abriter, vais sous les conifères qui bordent notre jardin et observe le tumulte autour de moi. La pluie battante plie sous les bourrasques.

On n'aurait jamais dû offrir des outils à papa, et surtout pas un taille-haie. Voilà deux ans que l'engin est suspendu au plafond, inerte, ses deux poignées balourdement tournées vers le sol. Quand il y a du vent, il se balance. C'est peut-être comme ça que papa en a eu l'idée.

Au début, le couvert des arbres ne laisse rien passer, mais très vite, de grosses gouttes irrégulières suintent à travers les branches. Si je me fais mouiller, ce n'est pas grave.

## QUATRE OMBRES

Nous étions trois, mais nous avons quatre ombres. Jolan, mon frère aîné, aurait formé la moitié d'une paire de jumeaux en bonne santé si son cordon ombilical ne s'était pas enroulé autour du cou de sa sœur.

Leur naissance en 85 – quatre semaines avant terme – a fait l'objet de nombreuses photos, collées dans un album avec de l'adhésif double face. En légende : la date, l'heure exacte, le nom de plusieurs oncles que je ne connais pas, l'évocation de rêves fabuleux – accessibles dans la mesure où ils n'avaient pas à être réalisés dans leur totalité.

JOLAN DE WOLF ET TESS DE WOLF. Sur le faire-part de naissance, il y avait une petite croix derrière le deuxième nom, ce qui économisait un avis de décès.

Le temps que Jolan sorte de couveuse, nous disait papa en exagérant, j'avais déjà vu le jour.

La chose s'est produite vers le milieu de l'année 88, à minuit. J'étais une fille. Je m'appelais Eva. Moi aussi j'étais arrivée seule. Juste au moment où papa fumait une cigarette à l'extérieur.

Comparée au petit corps prématuré de Jolan, j'étais d'entrée de jeu bien bâtie. De ma première année d'existence, on a pris tout au plus une cinquantaine de clichés. L'heure n'était indiquée sous aucune de ces photos, les oncles et tantes anonymes n'ont pas fait le déplacement.

“Pattes d'hippopotame”, a écrit papa en légende de l'image qui me montre pour la première fois sur le pot. Les autres commentaires semblent avoir été notés par la suite dans la mesure où ils font référence à quelque chose de provisoire, comme une

évaluation ultérieure de la situation. “Eva, les cheveux encore platine”. Ou “Janvier, du temps où elle savait rigoler”.

Trois ans plus tard, en 91, c’est Tessie qui a débarqué. Papa n’a pris d’elle qu’une poignée de photos, dont pas une ne devait finir en album. Tessie a toujours été plus fragile et plus menue que nous. Elle avait une peau fine, aux veines entrelacées, et de légers cheveux blonds.

“Que voulez-vous? Après deux enfants, on était à court de matériaux”, avait – au dire de maman – plaisanté papa juste après l’accouchement. C’était peut-être de la fierté de sa part, ou bien il était envahi par l’émotion. Pourtant, ces paroles ont dû donner l’impression qu’il s’excusait devant les infirmières, comme le font certaines maîtresses de maison pour un plat qui n’est pas complètement réussi.

“Mon père aussi débitait ce genre de conneries, avait riposté maman. Et puis d’abord, t’as quatre enfants, pas trois.” À la manière dont elle reparlait quelquefois de cette anecdote, en insistant sur le mot “conneries”, je savais que pour elle tout avait commencé là. C’était son reproche originel.

Il leur a fallu longtemps avant de choisir un prénom : maman voulait “Tessie”, papa tout autre chose, de préférence “Charlotte”, à la rigueur “Lottie”. En fin de compte, peut-être pour se faire pardonner, il s’est rangé à la proposition de maman. Tessie était un hommage.

À deux ans, elle a reçu le surnom de “crapoussin”, un sobriquet que maman avait importé de sa région natale et qui désignait le petit dernier de la famille – elle-même était l’aînée d’une fratrie au père tyrannique. Le mot avait quelque chose de pitoyable, faisait penser à des pioupious qui vont souiller un coin de la cage à poules et dorment dans un autre. Nous savions très bien qu’il n’avait pas été inspiré par la nostalgie, mais par le remords d’avoir choisi le prénom Tessie, ce que maman refusait d’admettre devant papa. Et pourtant, nous nous sommes tous mis à en faire usage : la langue était le seul aspect de sa jeunesse que maman évoquait avec fierté.

L’arrivée de Tessie dans la famille m’a propulsée à la place du milieu, en situation de me tourner vers l’un ou l’autre camp lorsqu’il s’agissait de former un front, selon que je veuille faire partie des coalisés ou de l’opposition.

Avant la naissance de Jolan, papa et maman avaient quitté leur logement au centre d'un bourg voisin pour emménager à Bovenmeer dans une maison avec trois chambres.

C'était un de ces petits villages où, par souci d'équilibre entre l'offre et la demande, on ne faisait les choses qu'en un seul exemplaire ou pas du tout : une épicerie, un salon de coiffure, une boulangerie, une boucherie-charcuterie, pas de réparateur de vélos, une bibliothèque qui aurait pu se lire entièrement d'un trait, une école primaire.

Pendant des années, on allait désigner avec "le" ou "la" tout ce que le village avait à offrir, comme pour parler d'objets personnels que nous pouvions tenir entre le pouce et l'index. Comme si, après avoir longtemps guerroyé contre les grandes villes et les localités avoisinantes, nous avions fait main basse sur des prototypes de boucherie ou d'épicerie, pour ensuite les implanter solidement non loin de l'église et de la salle paroissiale, à deux pas de presque tout, à portée de chacun.

Les commerçants s'étaient mis dans le ton : par orgueil ou par facilité, ils n'avaient même pas tenté d'imaginer plus original pour leur affaire que La Boucherie ou L'Épicerie, abstraction faite de quelques mots inscrits sous l'enseigne, d'un nom de famille.

Il y avait de rares exceptions : Bovenmeer comptait deux cafés. Souvent, on voyait des hommes sortir de La Nuit, hésiter un moment, se rattraper aux montants de la porte et décider enfin de gagner Le Bel Accueil, qui recommençait à servir de la bière dès le petit matin.

Certains prénoms – Tim, Jan et Ann – étaient très courants au village. Pim et Laurens avaient tous les deux un frère appelé Jan, à une différence près, qui allait apparaître au cours de l'hiver 2001. À partir de là, Laurens pourrait dire qu'il avait encore ce frère, alors que Pim, lui, allait devoir en parler au passé.

Il y avait aussi un poulailler désaffecté que nous avons baptisé le Kosovo. Il se trouvait exactement à mi-chemin entre Le Bel Accueil et la salle paroissiale. Une famille de réfugiés albanais y avait habité pendant des mois. Depuis leur expulsion, il servait de débarras à différentes associations locales.

Je me suis longtemps demandé ce que papa et maman pensaient trouver à Bovenmeer. S'ils croyaient vraiment s'en sortir

dans un village qui organise chaque année des fêtes paroissiales et où personne n'est surpris quand on envoie quelqu'un au Kosovo chercher des serviettes en papier.

Il y a six jours, deux semaines après avoir reçu l'invitation, je suis allée chez mon voisin avec un bac de rangement Curver pour lui demander si je pouvais congeler un grand volume d'eau chez lui. L'homme n'habite pas sur le même palier, mais à l'étage inférieur, ce qui fait qu'à strictement parler c'est mon voisin du dessous. Il a douze ans de plus que moi. Par hasard, nous sommes tous les deux profs : lui enseigne la géographie et les sciences naturelles à des lycéens francophones, moi les arts plastiques dans des établissements néerlandophones.

On vivait dans cet immeuble depuis déjà quatre ans l'un et l'autre quand nous nous sommes parlé pour la première fois. C'était l'année dernière, autour de la même date. Il portait un grand sac en plastique transparent, rempli de pièces de viande fraîche – un cœur, une entrecôte, du filet, de la langue, des côtelettes, du flanchet pour le pot-au-feu. Moi, je rentrais à la maison avec, sous le bras, des travaux laissés par des élèves à qui j'avais demandé de composer leur monde idéal à partir de vieux atlas découpés. Ils avaient pratiquement tous négligé le cutter et le polystyrène pour se contenter d'un petit collage sur papier A4. Beaucoup n'étaient même pas venus récupérer leur production à la fin de l'année scolaire.

Mon voisin m'avait fait remarquer que je serais bien avisée de leur apprendre à traiter les faits sérieusement, dans le respect de l'histoire.

J'avais réussi à lui faire croire que je ne parlais pas français. L'odeur qui s'échappait de son sac me donnait la nausée.

Comme il lui était difficile de me sermonner en néerlandais, il s'était mis à me raconter où il avait déniché cette grande quantité

de chair crue : tous les ans, sa mère faisait abattre un bœuf entier dans un élevage bio et elle partageait la viande avec ses trois fils, qui pouvaient venir chez elle pour choisir les morceaux. C'était le seul moment de l'année où la famille était encore au complet.

Alors que je m'apprêtais à le laisser sur son palier pour monter chez moi, il avait encore ajouté que mes talons faisaient beaucoup de bruit sur le parquet de mon appartement, mais que je ne le dérangeais pas, non, parce que je marchais comme une personne qui savait ce qu'elle voulait.

J'en avais tiré deux conclusions : cet homme disposait d'un grand congélateur et il ne comprenait pas grand-chose à autrui, en particulier aux femmes.

Au bout de six mois, en plus de la conversation, il voulait aussi que je lui fasse des gâteries. Même si ça ne plaiderait pas pour lui, je n'y voyais aucun inconvénient, à condition qu'il se lave d'abord et que je puisse rester habillée.

Durant les quinze jours qui ont suivi l'invitation, chaque soir, j'ai cuisiné pour mon voisin et pour moi un morceau de bœuf bio de son congélateur. Dès qu'il y a eu assez de place dans l'appareil, je suis descendue avec mon Curver et je l'ai rempli au robinet. Le bac rentrait tout juste.

Mon voisin m'a laissée faire et n'a pas posé de questions. Il s'est nettoyé le gland sous le jet de la douchette, avec le pouce et l'index, comme s'il en dévissait le couvercle. Une fois que je lui ai fait sa pipe, lui assis les fesses à l'air au bord de la baignoire, moi à genoux sur le tapis de bain, nous avons bu en silence du thé à la menthe. Comme d'habitude, j'y ai mis des pelletées de sucre.

Tout à l'heure, il m'a aidée à sortir le lourd bac de glace du congélateur et à le porter jusqu'à ma voiture. Le jour n'était pas encore levé. Juste avant d'atteindre le coffre, il s'est arrêté un instant et m'a demandé, dans son mauvais néerlandais, où je pensais aller. Il a fait courir son regard sur mes jambes lisses et bronzées par le collant, sur mes cheveux relevés, sur le mascara de mes cils. Je sentais qu'il me trouvait plus jolie que d'habitude, mais je ne savais pas si c'était parce que j'avais fait des frais, ou parce que j'étais sur le point de prendre la route sans laisser d'adresse, avec un bloc de glace dans le coffre.

“Je vais voir mes parents.

— Tes parents...” Il venait de comprendre que je n’étais pas née dans un chou.

“Ça va tenir combien de temps, tu crois, un bloc de glace pareil?

— Ça dépend combien de chaud tu mets dans ta voiture et pourquoi tu vas t’en servir”, il a répondu.

Je n’ai pas corrigé sa faute de langue, ça m’évitait en plus de lui donner des précisions.

“Tu reviens ce soir pour le boire du thé?

— Bien sûr.”

J’ai regardé mon voisin rentrer chez lui à pas lents, ses jambes maigres, son dos. J’étais encore là, les yeux fixes, alors qu’il avait disparu depuis longtemps.

Avant de mettre le moteur en marche, j’ai appelé Tessie, mais j’ai raccroché sans même attendre la sonnerie, pour qu’elle ne puisse pas voir mon numéro. J’ai contrôlé en vitesse la page Facebook de l’événement. Elle avait été mise en ligne quelques jours après l’arrivée de l’invitation, par Pim. Je pouvais donc avoir la certitude qu’il avait tout organisé lui-même, et pas ses parents. Les horaires indiqués sur le site, contrairement à ceux de la carte, précisaient que nous n’étions pas attendus à quinze heures, mais à *partir de* quinze heures. C’était bien son style : empêcher les invités d’arriver pile à l’heure, se couvrir d’avance au cas où il n’y aurait pas encore de chips dans les ramequins.

L’écran d’accueil affichait la même photo de bébé que sur l’invitation. Les participants ont réagi tout de suite. Moi pas. J’ai attendu quelques jours et je me suis mise sur “peut-être”.

La page a d’abord connu un bref moment d’effervescence grâce aux amis qui postaient des photos et des anecdotes. Je suivais toutes les actualisations. Jan lui-même n’avait jamais eu de profil sur un réseau social – il était déjà mort avant d’avoir obtenu la chance de pouvoir se présenter sous un meilleur jour qu’en réalité. C’est pourquoi d’autres le faisaient pour lui à présent. Leurs photos de Jan étaient toutes plus belles et plus joyeuses les unes que les autres, des photos dont je ne connaissais pas l’existence.

À mon avis, les participants ont très vite fait savoir qu’ils ne souhaitaient plus recevoir de notifications. La page est retombée

dans l'oubli quelques jours à peine après son lancement. Toutes les photos utilisables avaient été partagées.

“Bonjour, je m'appelle Karin Peters, j'ai 39 ans et je viens de Belgique. La raison pour laquelle je vous raconte ceci est, parce que j'ai à vous proposer un produit. Dans l'état littéralement que je vous décrit!!!! merci de payer en direct. Donnez-moi vos coordonnées par e-mail et je vous envoie des photos!!” C'était le dernier message posté. Il est encore en tête de page. Cette nuit, j'ai voulu le signaler comme abusif, mais je ne suis pas allée au bout de la procédure, car il m'était impossible d'indiquer avec précision ce que je lui trouvais d'inapproprié.

Je suis maintenant à mi-chemin. La densité du trafic diminue peu à peu. Je vérifie régulièrement dans le rétroviseur où en est mon bloc de glace. Le froid qui s'en dégage fait considérablement baisser la température dans l'habitacle. Je ne roule pas trop vite et laisse le chauffage éteint pour ne pas accélérer le processus de dégel.

Sur mon portable, l'appli Facebook est encore ouverte sur l'événement. Quarante-cinq participants. Jolan aussi est invité, tout comme Tessie, mais aucun des deux n'a confirmé sa venue.

Je suis toujours l'unique “peut-être”.

6 JUILLET 2002

Je soulève la couverture pour voir s'ils sont encore là, tous les deux. Mes seins auraient très bien pu me quitter pendant la nuit, en douce, à la recherche d'un corps plus adapté, plus crédible que le mien. Mon débardeur a tourné pendant que je dormais. Le bout de mes tétons dépasse à travers les emmanchures.

Ces seins me font penser à tonton Rudy, le frère de papa : en visite quelque part, il attend toujours debout, mal à l'aise, même si on l'invite à s'asseoir. Et quand il s'assoit, il ne s'appuie jamais contre le dossier – comme ça, il peut quand même disparaître sans prévenir, au beau milieu de la fête de famille.

Mes seins ne sont pas comme des ballons suspendus ; comparés à ceux d'autres filles, ils sont plutôt pointus et se redressent. Comment leur faire comprendre qu'ils ont tout à fait le droit de rester ?

Je remets mon débardeur en place et traîne au lit jusqu'à dix heures et demie. J'écoute les voisins qui rentrent de faire leurs courses, les tondeuses à gazon, les cloches de l'église, un avion, un ramasseur de ferraille qui hurle des annonces incompréhensibles dans son mégaphone et qui, à cause du larsen, ne remarque pas les trésors en vol à dix mille pieds au-dessus de sa tête.

En voyant le lit abandonné par Tessie, ses draps fins pliés symétriquement comme une enveloppe ouverte, je me sens indécise et sans forme.

Avant même d'entrer, je sais que mon père est dans la cuisine. Partout où il passe flotte une odeur de tabac.

J'ai lu il n'y a pas si longtemps qu'un fumeur pourrait se payer des vacances chaque année rien qu'avec l'argent dépensé en

cigarettes. Personne ne cherche à savoir s'il y a aussi des gens qui fument pour ne pas avoir à partir en voyage avec leur famille.

Sur la table du petit-déjeuner, il reste deux ou trois choses. Pain, chocolat à tartiner, sirop de Liège à la poire...

“Ta mère est à la coopérative pour acheter de quoi manger au chien et Jolan est parti de bonne heure observer les oiseaux”, dit mon père. Il est assis à table, lit le journal. Il a un stylo-bille à la main. Aujourd'hui, rien ne mérite d'être souligné.

Je pourrais choisir de ne pas déjeuner, mais ça ne ferait aucune différence : papa ne reparlera plus de ce qui s'est passé hier, ce n'est pas dans ses habitudes, parler du passé dès le matin. Pour ça, il a besoin d'un petit coup de pouce.

Je m'assieds. Papa ne me regarde toujours pas. Près de lui, sur la table, il y a un mouchoir déplié à côté d'un peigne à épouiller vert fluo. Je vois des taches rouge foncé sur le mouchoir – des mini-cadavres écrasés, quelques cheveux raides arrachés avec leurs lentes collées dessus.

“Où est Tessie?”

Papa joue avec son dentier, le déclipse, le reclipse. Marmonne un “par là” qui, dans sa bouche édentée, ressemble à “pas là”.

Je prends une tranche de pain et j'y étale une bonne couche de poiret. Cette fois, pourtant, papa ne me demande pas si ce que je veux, c'est “une tartine avec un peu de sirop, ou du sirop avec un peu de tartine”.

Il arrête de mâchouiller son dentier et inspecte mes cheveux, ma gorge. Je pose mon couteau et soulève la tartine, la mie de pain fléchit sous le poids du sirop. Le regard de papa descend un peu, se pose sur mes bras. Plus il insiste, plus ils deviennent lourds.

Même les jours de canicule, j'ai l'habitude de porter des manches longues. Laurens et Pim sont les seuls à ne jamais faire de réflexion là-dessus. La dernière fois que je me suis promenée les bras découverts, ça remonte à trois ans. Je n'avais pas l'impression d'être libre et légère, juste horriblement nue.

Les yeux de mon père continuent encore plus bas, jusqu'à ma taille, puis remontent vers son journal. Il boit une gorgée de thé refroidi.

“Avec ce pull, on voit bien que tu commences à avoir un peu de poitrine.”

Je plie ma tartine en deux. La bouchée qui suit colle à mon palais et n'a pas goût de poiret. C'est seulement lorsque le téléphone se met à sonner que je me risque à déglutir.

Les trois secondes de silence m'annoncent que c'est Pim. Il a toujours fait comme ça et, à chaque fois, j'ai honte des choses personnelles que je lui ai un jour avouées. On peut se rappeler tout ce qu'on veut en trois secondes. Encore que ce silence pourrait très bien correspondre au temps qu'il faut pour que le son franchisse les kilomètres de fils électriques, d'un pylône à l'autre, entre nos deux maisons.

— Salut Pim, je dis, avant même qu'il ait ouvert la bouche.

— Laurens et moi, on va faire un tour à la petite école aujourd'hui."

Sa voix déraile. Je ne sais pas si c'est la mue ou l'émotion. "Une idée à lui. Mais tu peux venir avec nous, si tu veux.

— Quand ça ?

— Maintenant.

— Je passe te chercher ? Au fait, Laurens m'a dit que t'avais une mobylette, une Honda. C'est vrai ?"

Pim ne répond pas tout de suite.

"Elle est en panne. Et t'es pas obligée de passer par ici, mais t'as le droit."

Je fais le même crochet qu'il y a deux ans, par la ferme. Pim habite à l'opposé de notre ancienne école, de l'autre côté du village, en bordure lui aussi. Si on traçait une ligne entre nos deux maisons, on s'apercevrait qu'elle est perpendiculaire à l'axe qui relie la boucherie de Laurens à l'école primaire. Pourtant, le détour est plus facile et plus évident pour moi que pour Pim.

Avant, il m'arrivait d'emporter une gourde remplie d'eau en prévision de ces deux kilomètres. Maintenant que je m'en coltine vingt-quatre tous les jours à la force des mollets pour aller en classe et revenir, le village paraît ridiculement petit et la distance entre chez moi et mon ancienne école semble dérisoire.

En quittant le chemin du Breuil, je passe devant la pancarte fabriquée par mon père, où il a écrit URINER DÉFENDU.

Tout le monde voit bien que cette phrase est incorrecte, qu'il aurait fallu marquer DÉFENSE D'URINER — les gens ne sont pas bêtes, je sais, mais chaque fois que je passe devant notre pancarte, je me prends à espérer que les voisins aussi donneront aux pisseurs le bénéfice du doute.

Quand mes parents ont acheté ici, le Breuil était un petit chemin de terre qui longeait trois jardins et qui, par hasard, reliait aussi notre village à la bretelle d'accès de l'autoroute. Il passe juste entre notre haie et le pré des voisins. Il n'y a pas très longtemps, des employés communaux sont venus le goudronner avec ce qui restait de la rénovation de routes principales. Un mètre après l'autre, il s'est transformé en quelque chose de solide et d'immuable, un itinéraire bis pour automobilistes pressés. Il y a donc trois jardins le long de cette voie, mais c'est toujours notre haie qui sert de cible aux pisseurs.

Après le chemin du Breuil, je dois prendre une sorte de route provinciale, la plus fréquentée du village. C'est limité à soixantedix, mais pratiquement personne ne s'y tient. Je suis maintenant capable d'estimer la vitesse des voitures du fond de mon lit. Pendant les vacances, les gens roulent moins vite.

Sur la chaussée, mon ombre me suit comme un fantôme accroché à mes basques et qui n'aurait plus la même silhouette que moi. Je m'en étais déjà vaguement aperçue pendant l'année scolaire. Les vêtements serrés, les hauts trop petits, les pantalons devenus difficiles à boutonner. Mes tétons se sont d'abord mis à rougir et à chauffer. En dessous, il y a eu comme des rondelles rigides qui ont fini par se décoller de mes côtes pour faire place à ce qui pourrait grandir dans l'espace, à quelque chose de plus moelleux. Du jour au lendemain, j'ai senti ces deux trucs bouger et je me suis demandé s'ils étaient arrivés comme ça ou si c'est moi qui venais juste d'y faire attention.

Mais aujourd'hui, après la réflexion de papa, ils ne sont plus seulement à moi, ils marquent un changement important, irréversible.

J'approche de la ferme de Pim. La maison est en fort retrait de la rue, sur une allée longue d'une vingtaine de mètres qui mène à la plus grande étable et qui est assez large pour laisser passer la grosse artillerie : moissonneuses-batteuses, remorques à foin, troupeaux de vaches.

À moitié perdu dans ce rectangle d'asphalte, il y a un paillason où est imprimé le mot BIENVENUE. Les lettres sont usées. Si j'arrive à les lire, c'est probablement parce que j'étais tout le temps fourrée ici autrefois.

Depuis l'enterrement de Jan, j'ai à peine eu l'occasion de voir Pim ou de lui parler. Il n'est pas venu à une seule fête paroissiale et on ne donne plus de goûters d'anniversaire. En promenant le chien, je me suis arrêtée devant la ferme à deux ou trois reprises, mais je n'ai pas eu l'audace de sonner. Chaque fois, je suis repartie en me disant que ce silence n'était pas forcément intentionnel. On ne pouvait pas parler de fin tant qu'il y avait encore un été à passer...

Je scrute l'allée sur toute sa longueur, à la recherche d'un signe de vie.

Pour la première fois, cette surface goudronnée ne couvre plus une distance, mais un vide. Pim n'attend pas dans le jardin de devant, le vélo à la main, comme les jours d'école où je venais le chercher. J'hésite à passer par la cour de la ferme, à l'arrière, alors je prends le chemin de dalles jusqu'à la porte d'entrée, dont je croyais jusqu'à l'été dernier qu'elle était purement décorative, qu'elle n'avait jamais été prévue pour s'ouvrir et qu'elle n'avait donc tout simplement pas de gonds. Les parterres sont envahis de fleurs mauves qui empestent l'urine. C'est cette odeur que je sentais déjà trois maisons plus haut. Les dalles entre la porte et la rue sont mal alignées, comme un gué que la nature elle-même aurait placé là.

Juste au moment où je sonne, Pim apparaît au coin de l'allée. D'abord sa roue avant, puis sa tête.

“La sonnette ne marche pas. Tu devrais le savoir, depuis le temps.”

Il se hisse debout sur les pédales, avance doucement jusqu'à ce que je sois de nouveau en selle. Avant même que je puisse le rejoindre, il donne un grand coup de mollet et s'éloigne à toute vitesse par le Bout-du-Chemin.

La distance est exactement d'un kilomètre. C'est Mlle Ria qui nous l'a montré un jour, pendant la leçon de géographie. Équipée d'un mètre de drapier, elle était sortie avec nous dans la cour de récréation et nous avait fait retourner mille fois l'instrument de mesure jusqu'à ce qu'on se retrouve devant la ferme de Pim. L'expérience nous avait beaucoup impressionnés. Depuis, à chaque distance que je parcours, je compte le nombre de mètres de drapier qui pourraient y tenir et, au bout de chaque kilomètre, je me dis que j'aurais tout aussi bien pu être arrivée à la ferme.

Faire la route avec Pim va toujours plus vite qu'avec n'importe qui. Il ne roule jamais très loin devant moi, mais dès que j'essaie de le rattraper, il reprend du champ.

Ses petites boucles blondes flottent au vent. Pim a la coiffure que tout le monde voudrait. Difficile de savoir si c'est parce qu'on envie toujours les cheveux du voisin ou parce que les siens sont vraiment beaux.

Pim non plus n'a pas de sac à dos. Il s'arrange toujours pour que les autres apportent ce qu'il lui faut. À la petite école, déjà, il se servait de mes feuilles à carreaux et des feutres de Laurens. Ses chevilles osseuses moulinent de part et d'autre du pédalier, enfoncées dans ses chaussettes. Je m'aperçois tout juste qu'il les a mises à l'envers. Impossible de distinguer le motif : c'est un méli-mélo de fils rentrés. Il se pourrait bien que Pim porte ces chaussettes depuis déjà plusieurs jours. Qu'il les ait retournées pour ne pas avoir à les laver.

Son dos ne trahit rien de ce qu'il pense ou de ce qu'il ressent. Pim appuie sur les pédales et c'est tout. Peut-être trop décidé pour quelqu'un qui a perdu son frère il y a un peu plus de six mois.

J'essaie de le rattraper pendant deux ou trois minutes et puis je renonce.

De toute façon, il va falloir encore un peu de temps avant qu'on se soit réajustés l'un à l'autre. Ce n'est peut-être pas grave. On a encore tout l'été pour ça et au loin apparaît d'un coup Laurens, le sauveur, le trouble-fête. Il attend près de son vélo sur le parking de la boucherie, devant le panneau SPÉCIAL ÉTÉ :  
VIANDE BARBECUE – 2 PIÈCES ACHETÉES, 1 GRATUITE.

Les particularités physiques de Laurens se remarquent surtout de loin : dos large, grand nez, allure bovine. Il se déplace avec balourdise et nonchalance, comme un enfant de mauvaise volonté qui bâcle son ouvrage en espérant que sa mère finira le travail à sa place.

“Salut les gars!” Il porte des chaussettes avec le jour de la semaine brodé sur le côté. À droite, on est encore lundi, à gauche, déjà vendredi. Il enclenche ses vitesses à la recherche de la résistance la plus forte, la plus lourde.

Pim ne ralentit pas, alors Laurens démarre et nous rejoint à toute pompe. Entretemps, je suis moi aussi remontée au niveau

de Pim, mais l'arrivée de Laurens nous oblige à changer de disposition. Nous ne tenons plus à trois de front dans cette rue étroite, bordée d'arbres aux branches tombantes. Nous sommes en nombre indivisible, l'un de nous doit se replier derrière les autres. Pim se fiche bien de savoir qui roule à côté de lui, il préfère même rouler seul, ça se voit, il faisait déjà comme ça avant et c'est justement pour ça qu'il se retrouvait toujours au milieu quand la rue était assez large. Le voilà qui accélère à nouveau pour nous devancer. Laurens l'accompagne. Je les suis.

Pim, à gauche, s'est mis sur la plus petite vitesse, Laurens, à droite, sur la plus grande. Comme ça, on dirait qu'ils communiquent quand même, sans avoir à se parler.

Chaque fois que Laurens tourne la tête pour regarder Pim, je vois l'égratignure sur son visage, au-dessous des narines, là où le tendeur de son vélo l'a frappé, il y a trois semaines, quand je suis rentrée sans lui après les examens. La blessure se cicatrise bien. Sur le côté, la croûte est en train de se détacher, presque à l'équerre de son visage. Une ailette placée au mauvais endroit.

Pim slalome devant nous à travers la cour de récréation, les dalles en ciment descellées claquent sous ses pneus. Il essaie de ne pas rouler sur les lignes des marelles. Moi, j'évite la grille d'égout qui nous servait autrefois de prison bidimensionnelle.

Sans freiner, Pim s'immobilise sous le préau, la roue avant contre le mur en brique rouge de l'école.

En l'absence de ses élèves, ce n'est plus qu'une simple bâtisse. L'une des ailes est occupée par deux religieuses. Ce sont elles qui ont créé cet établissement, alors on leur a permis de rester vivre sur place. À part pour arroser les fleurs violettes dans les jardinières de la cour, elles ne servent pratiquement plus à rien.

Du temps de notre scolarité ici, il y avait encore une troisième sœur, ultrazélée. Elle préparait des tartines pour les enfants qui n'en avaient pas apporté. Rien que pour l'occuper utilement, on a tous un jour oublié notre gamelle à la maison, même Laurens, qui raffolait pourtant des casse-croûte variés de sa mère. Il avait toujours droit au triple de biscuits, sans doute pour qu'il les partage avec Pim et moi, mais il ne le faisait jamais.

En manœuvrant plus ou moins comme Pim, Laurens et moi venons nous garer de chaque côté de son vélo, devant la grande

fenêtre de la façade principale. La vitre en verre dépoli donne sur la classe vide de la dernière année de primaire.

Les meubles ont été rangés séparément : à gauche, les tables ; à droite, les chaises empilées. Je reconnais mon ancien pupitre, celui au plateau usé, au bois un peu plus clair que les autres, blotti contre les pieds massifs et sombres, en comparaison, du bureau de Mlle Emma.

La pièce a le même aspect qu'à notre dernier jour de classe, quelqu'un s'est donné du mal pour en faire une piste de danse. C'est dur, parce que ça me rappelle d'un coup Mlle Emma quand elle nous avait parlé de notre fête d'adieu – "une occasion unique en l'honneur des trois mousquetaires qui allaient lui manquer" – et la manière dont j'ai réussi plus tard à bousiller sa vie.

Pim s'aperçoit très vite que la salle d'éducation physique n'est pas fermée à clef. Rien d'anormal en soi : à Bovenmeer, on dissuade généralement les voleurs par des signes d'hospitalité. Nous entrons dans l'école avec décontraction, sans nous cacher, sans rien forcer, sans savoir au juste ce que nous sommes venus faire ici.

Laurens traverse le gymnase à petits sauts, en levant bien haut les genoux comme pendant les cours de M. Joris – un vieux bonhomme en survêtement, très exigeant avec ses élèves, mais incapable de leur faire croire qu'il était encore en état d'accomplir ses propres exercices, moyennant quoi personne ne répondait à son attente de perfection.

Pim prend rapidement son élan, saute et vient percuter les gros matelas adossés au mur. Ils s'abattent sur le sol dans un fracas du tonnerre. La partie souple du milieu touche terre en premier ; les bords suivent quelques secondes après, comme un sourire en coin.

Nous construisons un circuit avec les appareils de gymnastique les plus dangereux que nous pouvons trouver, ceux que maître Joris ne nous permettait jamais d'utiliser. Nous sautons sur le tremplin, par-dessus le cheval d'arçons, d'un trampoline à l'autre et terminons par un semblant de saut périlleux que le matelas épais amortit.

Je trouve ça sympa : "Pas mal, comme parcours d'éducation physique..."

— Mais non ! C’est beaucoup mieux qu’un parcours d’éducation physique”, dit Pim.

Brusquement, la sonnerie de l’école retentit. Une alarme stridente qui n’en finit pas de nous mettre en boîte. Les jours de classe, elle marquait le début de quinze minutes de récréation. Aujourd’hui, on pourrait continuer nos affaires tant qu’on voudrait, personne, pas même les sœurs, ne nous prendrait en faute.

Pim reste allongé sur le matelas. J’atterris à côté de lui après une roue pas très réussie. Il soulève son T-shirt mouillé de sueur en le pinçant entre le pouce et l’index, le laisse retomber, de l’air s’échappe lorsque le coton se pose de nouveau sur sa poitrine. J’aime l’odeur acide de sa transpiration. Jan sentait sûrement pareil après l’effort.

Je suis étendue sur le dos. Mon T-shirt aussi me colle à l’estomac. Je vois Pim observer les renflements sous le tissu, ce qui ne me déplaît pas en soi, contrairement au souvenir de leur description par mon père ce matin – “un peu de poitrine”, mais pas “de la poitrine” – et je comprends au regard de Pim ce que papa voulait dire : en fait, je n’ai pas encore de vrais seins. Ceux-ci sont à moitié finis, quelque part entre en avoir et ne pas en avoir.

“Bon, qu’est-ce qu’on fait maintenant ?” Mes yeux sont braqués sur Laurens, mais ce n’est pas sa réponse à lui que j’espère.

“Il faut que je rentre, dit Pim. Je vais à Lierre.

— Qu’est-ce que tu vas faire à Lierre ? interroge Laurens.

— Voir maman chez ma tante.

— Comment elle va, ta maman ? je demande.

— Mal.”

Personne n’ose réagir, même pas Laurens.

Pim se lève et sort sans rien dire prendre son vélo. Il part en sprint dans la cour de l’école. Laurens et moi le regardons s’en aller jusqu’au niveau du petit couvent, jusqu’à ce que son dos ait la grosseur d’un point et s’efface.

“On ne dirait pas, à le voir, remarque Laurens.

— Ben non. Tu t’attendais à quoi ?

— Rien, comme ça, tu sais bien...”

Le parcours de la salle de gym, qui paraissait méga-dangereux il y a encore une demi-heure, n’est plus qu’un tas de bric-à-brac.

Pendant un court instant, mais quand même assez longtemps, je réussis à lorgner en diagonale vers la blessure de Laurens, juste

sous la croûte. Je jette un coup d'œil, en faisant attention, comme dans les endroits où je n'ai pas le droit d'aller normalement.

La peau s'est cicatrisée, elle brille, toute rose.

Nous repoussons le cheval d'arçons contre le mur et, finalement, tout retrouve sa place.

“Je vais y aller aussi”, dit Laurens.

Depuis le banc de gymnastique, qui à l'instant était encore un toboggan accroché à l'espalier, je regarde Laurens traverser la cour en traînant des semelles, enfourcher son vélo et s'éloigner.

Je continue de l'observer jusqu'à ce que lui aussi ne soit plus qu'un point, simplement parce que ça serait bête qu'il s'aperçoive après coup, d'une façon ou d'une autre, que j'ai regardé Pim s'en aller mais pas lui.

Une fois que Laurens est parti pour de bon, je me promène à travers le gymnase rendu à son état d'origine. Cet après-midi aurait tout aussi bien pu ne pas avoir lieu. Le ciel au-dessus de la cour passe précipitamment, l'horloge de la salle poursuit sa ronde sans se lasser. La sonnerie de l'école retentit de nouveau. Je ne sais pas si c'est l'annonce d'un début ou d'une fin.

## TROIS MOUSQUETAIRES

C'était pendant l'été 1993 : Pim, Laurens et moi allions bientôt passer de la grande section de maternelle à la première année de primaire. Les enseignants de l'école élémentaire, de même que nos six parents, avaient été avertis par courrier qu'il y aurait sous peu une réunion où la présence de tous était requise.

La directrice de l'établissement, Mlle Béatrice, leur aurait alors fait part de ses observations : comment se pouvait-il que les enfants nés en 1988 ne soient qu'au nombre de trois ? Était-ce l'hiver rigoureux de l'année précédente, la grande chaleur estivale ou le lundi noir du mois d'octobre qui avait freiné les élans, empêché l'agrandissement des familles ? Avec une moyenne de dix enfants par classe, cette école était la plus petite de toute la Campine, ce qui en faisait pratiquement tout le charme, mais – j'imagine qu'à ce moment-là, la directrice a remonté ses lunettes pour signifier qu'elle ne tolérerait aucune objection – il ne fallait pas espérer quoi que ce soit pour moins d'une poignée d'élèves.

La seule solution était de mettre en place une "classe annexe" : trois pupitres supplémentaires au fond de la salle. Les enseignants feraient cours normalement, mais donneraient à ce trio d'élèves des exercices adaptés, d'un niveau soit plus difficile, soit plus facile que pour la classe à laquelle ils étaient rattachés.

"Ton père n'a pas su faire comprendre assez clairement qu'il était contre et, pendant ce temps, les parents de Laurens et de Pim ne trouvaient rien de mieux à proposer", m'a expliqué maman bien plus tard, j'avais onze ans. On faisait la vaisselle ensemble. Quand elle avait les mains dans l'eau chaude, elle allait parfois jusqu'à se confier, mais c'était le plus souvent pour se plaindre de

choses que je ne pouvais pas avoir vécues, alors je me contentais d'écouter.

À sa façon de prononcer les mots "rien de mieux", fière et en même temps mal assurée, je savais qu'elle s'était sentie intimidée par la figure imposante de la mère de Laurens, et qu'elle avait décidé, à titre de protection, de ne jamais pouvoir s'entendre avec cette femme.

Il se peut que sa propre mère, elle aussi les mains plongées dans l'eau de vaisselle, lui ait un jour fait cette confidence : les gens que tu trouves sympathiques sont en général ceux qui finiront par te poignarder dans le dos.

Pour Pim, Laurens et moi, cette idée de classe annexe paraissait plutôt bonne. C'était ça ou changer d'école et avoir un trajet beaucoup plus long à faire chaque jour à vélo.

On nous donnait des choses plus faciles à apprendre qu'aux élèves assis devant nous. En entendant les grands soupirer à l'énoncé des devoirs et des interrogations écrites, nous avions toujours l'impression d'être passés entre les mailles du filet.

Les autres n'ont pas tardé à nous surnommer "les trois parasites", ce qui a conduit Pim à riposter l'année suivante avec le terme "trois mousquetaires". Nous ne savions pas trop ce qu'il voulait dire par là, mais le slogan "Un pour tous, tous pour un !" qu'il scandait avec force en entrant dans la cour de récré compensait largement. On s'est mis à l'utiliser à n'importe quelle occasion – une attaque ballon au pied, un bon ou un mauvais carnet de notes, l'ouverture d'une bouteille de Champomy –, jusqu'à croire qu'il n'existerait jamais rien de plus important que notre amitié, jusqu'à penser que c'étaient les livres d'histoire qui nous avaient pris pour modèles, et pas l'inverse.

Au foot, on jouait ensemble contre les garçons des autres classes et même eux ne faisaient pas de manières tant que je restais dans les buts et que je ne mettais pas moi-même la balle au fond du filet : si tu gagnes parce que ton adversaire a marqué contre son camp, c'est pareil qu'une défaite, mais c'est toujours deux fois moins grave que de perdre contre une fille.

Mon originalité par rapport aux autres gamines ne tenait pas à mes dribbles, mais à mon esprit de compétition et à mes tenues vestimentaires. De la première à la dernière année de primaire,

j'ai porté des jeans bleu foncé avec un maillot de foot que Jolan ne mettait plus ou avec un pull Mickey Mouse vert.

Une fois, j'ai réussi à tacler en beauté un petit mec de l'équipe adverse qui m'accusait d'avoir voulu lui faire un "cloche-pied", et, à partir de là, j'ai été invitée non seulement aux anniversaires de Pim et de Laurens, mais aussi à ceux des autres garçons. J'allais à toutes leurs fêtes, jusqu'au jour où ils ont commencé à me regarder bizarrement parce que je ne voulais pas pisser debout avec eux.

Les filles ne m'ont pas acceptée aussi facilement. Je devais toujours commencer par leur montrer que je voulais faire partie du groupe. Elles formaient comme un mur, exigeaient un mot de passe qu'elles modifiaient tout le temps et que je ne pouvais pas deviner, posaient une question difficile ou une énigme à résoudre, et même quand j'y parvenais, ce qui me donnait le droit de jouer au mouchoir ou à la coiffeuse avec elles pendant les deux dernières minutes de pause, je leur restais redevable. Du coup, trois récréations plus tard, elles se permettaient encore de me piquer mes Pépito.

J'estimais que les filles plus jeunes que moi ne pouvaient pas me comprendre. Mais je ne voyais pas pourquoi les plus vieilles me déclaraient incapable de participer à leurs conversations.

Car pour "être une Spice Girl" comme elles, il fallait avoir un sens aigu du détail. Leurs critères de sélection n'arrêtaient pas de changer, et c'était de plus en plus subtil : tu devais mettre un chouchou assorti à tes lacets et puis finalement non ; Jimmy était le plus beau des Get Ready! et puis finalement non ; tu ne pouvais pas venir en classe sans Polly Pocket dans ton cartable et puis finalement si. Comparées aux garçons, les filles avaient beaucoup plus de phases à traverser pour grandir.

Au début, je pensais que l'amitié solide qui me liait à Laurens et à Pim ne m'apportait que des avantages. Mais quand les filles commençaient à parader à travers la cour de récréation en se donnant le bras, j'avais juste le droit de les suivre, pas de marcher à leurs côtés. Je regardais les longues queues de cheval qui se balançaient d'une épaule à l'autre, les ongles sans crasse, les cuisses minces en dessous des jupes et j'étais sûre d'une chose : ces filles n'ont fait que côtoyer d'autres filles pendant toute leur vie. Elles sont comme des crayons finement taillés. Moi non. Je suis mal dégrossie.

## 10 H 00

Quand je suis venue habiter à Bruxelles, il y a neuf ans, tous les Arabes d'un certain âge me paraissaient identiques. Aujourd'hui, sur l'autoroute qui me ramène au village de mon enfance, les conducteurs à la peau blanche ressemblent tous à mon père.

Je ne tenais pas forcément à vivre dans la capitale, je voulais juste une ville que je ne connaissais pas. Dans tous les endroits que j'avais fréquentés avant, il se passait quelque chose d'anormal : je n'arrêtais pas de me voir d'en haut. Les centres commerciaux, les grands magasins, les bibliothèques... Vu du ciel, tout se confondait en un même type d'espace compartimenté où une couronne de cheveux châtons – moi – croisait des milliers d'individus sans jamais les toucher.

Finalement, à mon arrivée en ville, j'ai entamé des études d'architecture pour justement tirer parti de ce que j'avais considéré jusque-là comme une faiblesse. J'ai emménagé dans un logement étudiant où il n'y avait que des filles, avec une cuisine pour tout le monde, même la salle de bains était partagée. Les premiers mois se sont bien passés. Le mardi soir, je faisais des pâtes pour les autres. On ne se disait pas d'où on venait, où on était allé à l'école, quelle profession exerçaient nos parents. Ça n'était pas important. Ce qui comptait, c'était d'être là, ensemble, autour de la même table, le coin des lèvres barbouillé de pesto.

Je ne manquais pas un seul cours et je rentrais presque toujours directement après la fac. Mes colocataires retournaient tous les week-ends chez leurs parents, avec leur panier de linge sale, pendant que je travaillais dans ma chambre ou que je nettoyait les parties communes. J'étais la mieux notée de ma classe

d'archi, j'avais l'impression que chaque projet, chaque maquette me permettait de créer du possible.

Mais ça n'a pas duré. Il y a eu de moins en moins de monde à rester manger le mardi, sans que personne ne prévienne pour s'excuser. Les autres filles préféraient sortir avec des copains qui faisaient les mêmes études qu'elles – médecine, droit, communication... Elles allaient boire un verre au café, danser au Fuse. C'est là que j'ai réalisé : si, au début, on avait montré aussi peu d'intérêt pour les antécédents de nos colocataires, ce n'était pas pour qu'elles aient une chance de faire table rase, mais tout simplement parce que ça n'en valait pas la peine. Nos échanges n'avaient servi qu'à passer une période transitoire.

Je découpais toujours plus de carton pour fabriquer des cloisons intérieures, je dessinais des plans, j'étudiais des matériaux, mais je n'arrivais plus à voir ce que je rendais possible, juste ce que je rendais impossible en le fixant dans la réalité.

La seule chose qui me plaisait encore à la fin de cette année d'études, c'était de parcourir le Web à la recherche de figurines pour mes maquettes. Je voulais des personnages miniatures dans différentes situations : en promenade, assis, nageant, sautant, bavardant, se penchant, roulant à bicyclette. Et des petits arbres, des petits avions, des petits vélos, des petits escaliers, des petites chaises, des petits parapluies, des petits sapins de Noël. Ça n'était pas donné – j'y ai laissé une bonne partie de ma bourse d'études. Certaines de ces figurines me faisaient penser à Tessie ou à Jolan. Alors je ne les mettais pas dans mes maquettes, mais sur ma table de nuit.

Parmi tous les projets exposés dans le grand hall de la fac, les miens se reconnaissaient justement à ça : une abondance de mini-humains disposés en petits groupes.

Ce n'est qu'en deuxième année, après avoir entendu un professeur en parler à un de ses collègues, que j'ai compris ce qu'ils voulaient dire, et pourquoi personne ne m'emmènerait jamais danser au Fuse.

Ensuite, il m'a quand même fallu plusieurs semaines pour renoncer à nettoyer les parties communes de l'appartement, et encore trois mois pour boucler ma valise.

À Bruxelles, il faisait moins froid qu'ici. La pluie tombait en filaments d'une extrême finesse, presque impalpables, elle s'immobilisait au ras du sol pour former un matelas de brume flottante. Autour de moi, les grandes plaines sont dénuées de brouillard et il n'est pas loin de geler.

Je n'ai pas d'anecdote à raconter sur Jan, je n'ai pas envoyé de photos à son frère, ni rien posté sur sa page Facebook, alors que je le connaissais peut-être mieux que tous les autres. Ils vont sûrement ressortir les mêmes clichés : qu'il avait vu le jour un peu trop tard pour être un bébé de Noël. Qu'il était gaucher et horriblement timide, qu'il s'occupait bien des vaches.

Avant, du temps où Jan vivait encore, sa mère lui donnait tous les ans un appareil photo jetable, à lui et aussi à Pim. Au début de l'automne, les films revenaient du développement, tirés en double. Ensuite, c'était le rituel, la revendication des souvenirs : Pim étalait toutes les photos sur la table de la cuisine, on buvait du River Cola et on mangeait des bonbons acidulés. Comme c'était la mère de Pim qui payait, son fils avait droit de toute façon à un exemplaire de chaque image alors que Laurens et moi, on devait se partager les doubles. Le choix se faisait à tour de rôle. Les photos de nous trois – prises par un passant ou par les parents de Pim – étaient toujours très rares.

Au début, on se battait pour avoir ces photos de groupe, mais plus on grandissait, plus celles qui nous montraient personnellement à notre avantage prenaient de la valeur à nos yeux. Quand je choisissais un portrait réussi de Laurens, je voyais bien à son haussement d'épaules que ça ne lui plaisait pas.

Dans le tas, il y avait toujours quelques photos prises un jour d'été où ni lui ni moi n'étions passés à la ferme, par exemple une qui montrait Jan un balai-brosse ou une fourche à la main, ou bien lui et Pim, mal cadrés, tenant l'appareil à bout de bras, ou encore les deux frères et leur mère pendant une excursion rarissime au zoo de Planckendael.

Ces photos-là, on les laissait sur la table. Laurens trouvait que ces affaires ne le regardaient pas ; moi, j'avais peur de ne pas y avoir droit.

Après ce qui est arrivé à Jan, sa mère n'a plus jamais acheté de jetable. Je devinais bien à son regard qu'elle s'attendait à voir

revenir son fils, traversant la cour de la ferme pour aller nettoyer l'étable au balai-brosse, comme tous les matins. Voilà pourquoi il ne fallait rien fixer jusqu'à son retour. Autrement, les photos, ces images de l'entretemps où Jan était encore mort, ne correspondraient plus à la réalité par la suite.

À la fin de mes premières vacances d'été à Bruxelles, dans l'appartement déserté par mes colocataires, je regrettais surtout ne pas avoir de photos étalées sur la table. J'ai compris à ce moment-là que, dès qu'on vit seul, il y a moins de bons moments à récupérer.